

Vitis riparia Michx

Marie-Élaine Guay

Numéro 810, septembre–octobre 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93995ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Guay, M.-É. (2020). *Vitis riparia Michx*. *Relations*, (810), 42–43.

Vitis riparia Michx¹

Texte : Marie-Élaine Guay

Photo : Geneviève Grenier

Sous le poids de la grande fatigue, l'entier pèse, immobile tel un vêtement sans corps. Il me faut en repousser brusquement les contours pour éviter qu'il ne m'étouffe. Dans mon rêve, il est fait de tissus lourds et de matières tendres. Toutefois, à mon réveil, il est invisible. Je dois l'imaginer pour vous le raconter.

Je ne dis plus rien.

Entremêlés d'or, les cris ploient sous l'ordre des eaux : « je ne peux qu'écrire comme certains meurent », me disent-ils ; « ma honte fut disloquée par les ongles des bêtes qui nous observent », hurlent-ils. Leur faisant face, je murmure : « j'aimerais entendre ce que les folles ont à dire au-delà du dégoût et de la sécheresse des hommes ». Je murmure encore : « il faut bien croire en quelque chose, l'archiver pour détruire la souplesse arrogante de l'argent, du travail, du temps et de la noblesse, pour éclairer ces matières nouvelles et les tordre, afin de voir percer, du plus majestueux de l'amour, ces éclairs veufs délestés de leur fosse ». J'aimerais en être témoin, je vous en prie, et joindre cet incident aux multiples veines du souffle pour ensuite balayer le sol des quelques débris du ciel.

Immobile, j'appuie les gains moites des aubes d'hiver aux fines écailles passant du rose au froid. Mes mains aux murs m'empêchent d'en attraper les craintes hurlantes, parsemées d'adieux puis recrachées par les rayons. C'est unanime ; le souffle est court, et la pellicule si fragile.

Je ne dis plus rien.

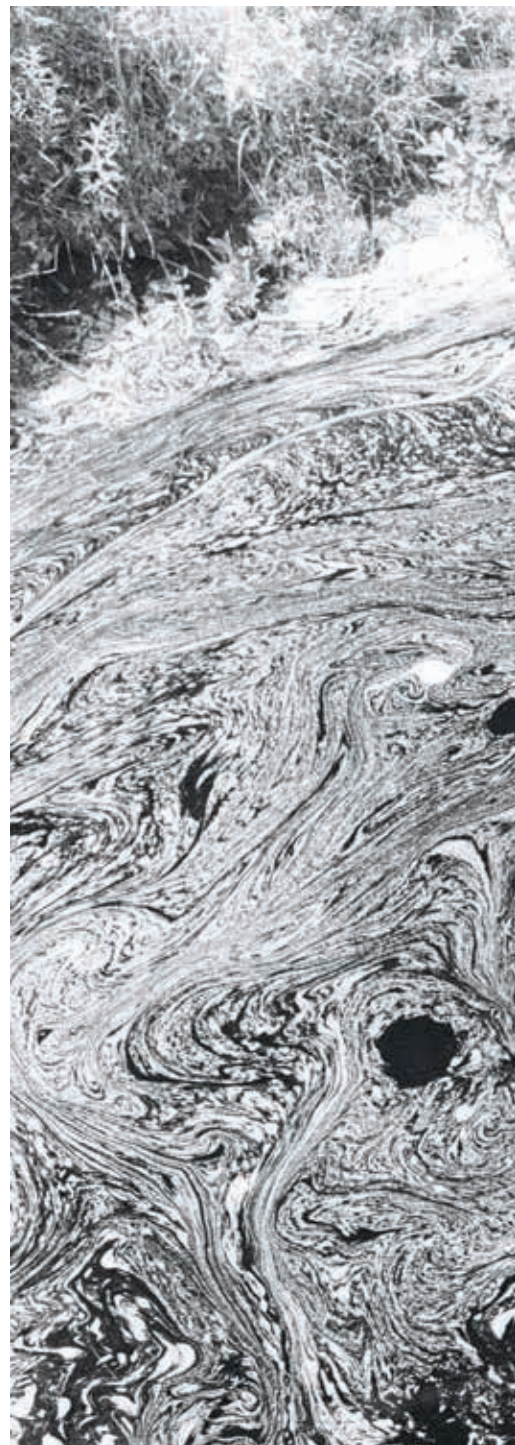
Il serait à notre avantage de mieux nous nourrir, de fuir l'écran, de noter les pillages et les micro-agressions, d'exprimer nos condoléances, d'entraîner nos gueules laiteuses vers les rivages où les vignes et les paroles éclatent, ces lieux où l'angoisse cause une saignée si vive que le corps s'y aplatit d'un coup sec. C'est ce que je ressens lorsque l'on m'enchaîne au pâle quotidien des données et des chiffres, que l'on me somme de devenir « quelqu'un ». Il faudrait nous refermer – prière muette – pour n'offrir que de brusques suées, quelques caresses violentes, cent manières de casser les doigts sous la pluie. Ce sont les tâches qui carencent nos possibles sourires.

Je ne dis plus rien.

Sur l'entier aride, il faudrait verser un peu de nos rivières, trouver la manière d'extraire de l'urgence toutes les impossibles couleurs qui y sont échouées. Il faudrait arriver à souffler toute cette colère par la crosse de l'aorte, ce chemin courbé comme le dos d'une femme gravie par les siècles. Il faudrait revoir le feuillage, la pensée sombre de sa forme, sa mutation qui rappelle la nôtre. Il faudrait l'effleurer.

Je continue de croire en ces adhérences laissées par les blessures, à l'impulsivité des pensées – plus vraies que les mots couchés avec finesse – ainsi qu'à la sagesse qui accompagne la faim. Je crois en ces mères qui n'auraient pas cru le devenir, en ces statues que l'on arrache, en ces ministres que l'on dévêtit. J'ai le regard du chaos, les pupilles en fleurs. 🍷

1. « Vignes des rivages »





Sueur, Baie Johan, 2017